



HAL
open science

Austin et la philosophie du langage ordinaire : La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive

Bruno Ambroise

► **To cite this version:**

Bruno Ambroise. Austin et la philosophie du langage ordinaire : La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive. 2016. hal-01292701

HAL Id: hal-01292701

<https://hal.science/hal-01292701>

Preprint submitted on 23 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Austin et la philosophie du langage ordinaire :
La pertinence toujours actuelle de la critique de l'illusion descriptive

Bruno Ambroise, CNRS
(CURAPP-ESS, UMR 7319)

Austin a-t-il fait de « la philosophie du langage ordinaire » ? Et, si on peut considérer que c'est bien le cas, ce qu'on peut provisoirement appeler « sa méthode » est-elle dépassée, comme le soutiendraient probablement la plupart des philosophes analytiques¹ ? En effet, la locution « philosophie du langage ordinaire » a dès l'origine été utilisée pour identifier – et déprécier du même mouvement – une certaine pratique philosophique basée à Oxford dans les années 1950-1960 – pour qualifier ainsi ce qu'on a appelé une « école », aussi impropre soit ce qualificatif au regard de la diversité des pratiques philosophiques recouvertes par ce label². Cette défiance à l'égard de ce mouvement prévaut toujours dans la plupart des manuels de philosophie du langage et on ne manquera pas de rappeler qu'il s'est éteint, non sans un certain contentement

J'entends néanmoins revenir, dans cette intervention, sur la méthode propre à Austin, en montrer une variété d'aspects pour essayer de souligner qu'elle conserve une actualité pour la philosophie contemporaine. Je n'aurai pas le temps de revenir sur l'ensemble de la philosophie d'Austin mais je pense que l'on peut l'intégrer dans le cadre ici dessiné. En ce sens, il s'agit des prémisses d'un projet intellectuel visant à comprendre l'enjeu proprement méta-philosophique de la philosophie austinienne : l'idée est qu'au-delà des aspects particuliers de son œuvre, souvent admirés et repris à bon compte par la philosophie analytique du langage contemporaine, le déploiement particulier de son travail s'inscrit dans une démarche philosophique singulière qui, je pense, remet en cause un bon nombre des présupposés de la

¹ Voir, par exemple, S. Soames, *Philosophical Analysis in the Twentieth Century*, Vol. 2 : *The Age of Meaning*, Princeton : Princeton University Press, 2003.

² Voir P. M. S. Hacker, *Wittgenstein's Place in Twentieth-Century Analytic Philosophy*, London : Blackwell, 1996, pp. 148-182.

philosophie analytique contemporaine. En ce sens, ce projet s'inscrit dans le sillon creusé par S. Laugier³ en France et poursuivi aux USA par Avner Baz⁴.

Je crois pour ma part – je ne le montrerai pas complètement ici, (contrairement à ce que pouvait faire croire le titre annoncé) – que cet écart par rapport à la philosophie analytique classique se joue sur le statut, le rôle et la place attribués à la question de la vérité⁵. Pour le rappeler et l'annoncer, Austin ne critique pas tant la conception traditionnelle de la vérité – en fait, il soutient une version assez classique, mais déflationniste, de la conception de la vérité comme vérité-correspondance – que le rôle décisif qu'on veut lui voir jouer dans l'analyse du langage et de la signification, et donc dans l'analyse philosophique en général. D'une certaine façon, on peut voir le projet austinien comme consistant à « remettre la vérité à sa place » (importante certes) pour se concentrer sur d'autres aspects du langage, tout aussi, voire plus importants pour saisir le réel. En l'occurrence, son analyse aura à cœur de souligner que le langage sert avant tout à agir (dans le monde).

Mais avant d'en arriver à cet effort ultime de la réflexion philosophique austinienne, je voudrais examiner un élément décisif de la stratégie argumentative qui lui permet d'aboutir à ce cantonnement de la vérité : la critique de l'illusion descriptive, et comprendre comment et pourquoi elle se déploie. J'examinerai ensuite les arguments qui sont censés avoir « vaincu » ou renversé la philosophie du langage ordinaire pour voir s'ils sont vraiment probants, au moins contre les idées d'Austin. Plus précisément, je reviendrai sur les deux arguments les plus fameux, généralement considérés comme décisifs, qui ont été avancés dans les années 1960 par Peter Geach d'un côté et John R. Searle de l'autre.

Je ne pense précisément pas qu'ils soient décisifs et l'enjeu central de cette présentation sera d'essayer de montrer pourquoi. Mon but, dans cette présentation, est donc relativement restreint et vise « seulement » à ouvrir la voie permettant de conserver les aperçus austiniens et à en montrer la

3 Voir notamment S. Laugier, « L'acte de langage contre la pragmatique », in S. Laugier & Ch. Al-Saleh, éd., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, Hildesheim : Olms, 2011, pp. 159-181.

4 Voir A. Baz, *When Words Are Called For*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2012.

5 C'est une idée qui doit beaucoup aux travaux de J.-Ph. Narboux, notamment « The Logical Fabric of Assertions », in S. Laugier & Ch. Al-Saleh, éd., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, op. cit., pp. 183-230.

pertinence toujours actuelle. Mon objectif, je l'ai dit, sera de montrer que la critique austinienne de l'illusion descriptive est toujours cruciale : son importance tient à l'affirmation que les questions de vérité ne sont pas aussi centrales que le pensent généralement les philosophes (ou du moins les philosophes analytiques du langage) pour faire de la philosophie – et notamment de la philosophie du langage.

1. Quel est l'enjeu de la méthode philosophique d'Austin⁶ ? Retour sur « Plaidoyer pour les excuses » (texte particulièrement dense d'Austin)

Il est devenu courant, dans le monde analytique, de classer Austin parmi les tenants de « l'analyse linguistique » en philosophie ou comme un « philosophe du langage ordinaire »⁷, en le rangeant aux côtés tout aussi bien de L. Wittgenstein (du « second ») que de P. F. Strawson, G. Ryle ou J. O. Urmson. Si la qualification, qui se veut souvent infamante⁸, n'est pas totalement erronée malgré un classement regroupant des philosophes aux pratiques très hétérogènes, ce n'est en tout cas pas une appellation qu'Austin revendiquait pour son propre travail : il préférerait de loin appeler le type de philosophie (modeste) qu'il cherchait à défendre du nom de « phénoménologie linguistique » - non sans ironie – parce qu'il considérerait notamment que les autres qualificatifs étaient trompeurs. Pourquoi l'étaient-ils ? Parce qu'ils pouvaient obscurcir le fait que :

Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelles situations, nous ne regardons pas seulement les mots (ou les « significations », quelles qu'elles soient), mais également les réalités dont nous parlons avec les mots ; nous nous servons de la conscience affinée que nous avons des mots pour affiner notre perception, qui n'est toutefois

6□A supposer qu'il en ait eu une qui ait été clairement définie. P. M. S. Hacker, in *Wittgenstein's Place in Twentieth Century Analytic Philosophy*, op. cit., en doute. Mais on peut au moins trouver des éléments dispersés dans les travaux d'Austin qui permettent de (re-)construire sa façon de procéder revendiquée.

7□See again, S. Soames, *Philosophical Analysis in the Twentieth Century*, Vol. 2 : *The Age of Meaning*, op. cit.

8□On peut tout à fait considérer, à cet égard, qu'une partie du travail de S. Cavell vise à « retourner le stigmate » en donnant une valence positive à ce vocable.

pas l'arbitre ultime, des phénomènes. (« Plaidoyer pour les excuses », p. 144⁹)

Tel est l'aspect positif de la « phénoménologie linguistique : l'insistance portée par Austin sur les mots ne vaut qu'autant qu'elle nous offre une meilleure compréhension, ou une meilleure perception des phénomènes du monde. Il faut ici comprendre deux choses : i) pourquoi le langage ordinaire (ou l'usage ordinaire du langage, qui comprend aussi parfois des termes techniques, scientifiques, etc.) est particulièrement susceptible de nous offrir une telle perception affinée du réel ; ii) quels sont les usages spécifiques du langage ordinaire auxquels Austin va faire appel.

i) Pour le dire grossièrement, Austin, considère que le langage ordinaire peut avoir pour nous le même type d'usage qu'un microscope, en ce qu'il nous offre les moyens de mieux regarder les choses, du moins de les regarder mieux que le langage philosophique qui est détaché de tout usage pratique. Le langage ordinaire a cet usage parce que, nous rappelle Austin :

Nous utilisons les mots pour nous instruire sur les choses dont nous parlons quand nous nous servons de ces mots. Ou, si l'on trouve cette définition trop naïve : nous utilisons les mots comme un moyen de mieux comprendre la totalité de la situation dans laquelle nous nous trouvons amenés à faire usage des mots. (« Performatif-Constatif », in *Cahiers de Royaumont : La philosophie analytique*, pp. 333-334.)

Comme le montre une bonne partie de son travail, on ne peut pas saisir le monde autrement qu'au moyen des mots que nous utilisons pour en parler¹⁰ : c'est seulement au travers du langage que nous pouvons, en ce sens, saisir le monde, de telle sorte que, en utilisant les mots, nous sommes toujours déjà en train de parler du monde. Notamment lorsqu'on veut faire de la

⁹J. L. Austin, « A Plea for Excuse » (1956), in *Philosophical Papers*, Oxford : Oxford University Press, 1979, pp. 175-204 ; trad. fr. L. Aubert & A.-L. Hacker, « Plaidoyer pour les excuses », in J. L. Austin, *Écrits philosophiques*, Paris : Seuil, 1994, pp. 136-170.

¹⁰On peut bien sûr saisir le monde au moyen de la perception – et Austin ne le nie pas qui est même un partisan d'une forme de « réalisme direct » – mais on ne peut dès lors rien en dire : le passage au conceptuel implique une mise en mots qui est en même temps une perspective prise sur le monde perçu (ou tel qu'il est). Voir les travaux de Ch. Travis sur les questions de perception.

philosophie. C'est également pourquoi l'analyse (en un sens particulier) de ce que les mots ordinaires veulent dire (ou signifient) et de dont ils servent à parler s'avère une façon – sinon LA façon – de mieux comprendre le monde lui-même. Bien sûr, nous pouvons, pour des raisons théoriques, « les extraire du monde, les maintenir à l'écart de celui-ci et contre lui », c'est-à-dire pour voir si, par une sorte de comparaison, ce qu'ils nous permettent de dire du monde est adéquat, suffisant, etc. Mais il est important de commencer l'analyse philosophique avec eux parce qu'ils sont capables de – et même mieux : ils sont faits pour – faire des distinctions fines et précises :

[...] notre réserve commune de mots contient toutes les distinctions que les humains ont jugé utile de faire, et toutes les relations qu'ils ont jugé utile de marquer au fil des générations. Et sans doute sont-elles susceptibles d'être plus nombreuses et plus solides – puisqu'elles ont résisté au long test de la survie du plus apte –, et plus subtiles, au moins en ce qui concerne les domaines de la pratique ordinaire raisonnable, que celles que nous pourrions, vous ou moi, trouver, installés dans un fauteuil par un bel après-midi – alternative méthodologique la plus appréciée. (« Plaidoyer pour les excuses », p. 144)

Outre un évolutionnisme désuet – et peut-être ironique mais pas tout à fait dépourvu de pertinence –, Austin nous fait part ici tout à la fois de la modestie de sa méthode et de sa rigueur, comparée à d'autres alternatives philosophiques. Il s'agit de prendre le langage ordinaire *au sérieux* et voir ce qu'il a déjà à dire sur le réel, étant donné qu'il a été façonné au cours des années pour en parler de manière à répondre à des objectifs précis (raison pour laquelle il aurait été modifié, abandonné s'il ne les avait pas bien servi). Et il suffit de lire certaines analyses et descriptions austiniennes pour se rendre compte que cette ambition de sérieuse modestie d'écoute des mots – ainsi que son « oreille » particulièrement affûtée à cet égard – est précisément ce qui a permis aux analyses d'Austin d'être autant révélatrices ou parlantes à propos du monde. Mais on peut alors se demander pourquoi cette méthode s'avère aussi pertinente.

ii) Tout d'abord, cette méthode permet au philosophe de prendre « un nouveau départ », sans partir de présupposés philosophiques (ou métaphysiques). Ensuite, comme le dit Austin :

Si une distinction fonctionne bien pour les questions pratiques de la vie ordinaire (ce qui représente une belle prouesse, car même la vie ordinaire est remplie de cas difficiles), il y a donc certainement quelque chose en elle, elle indique nécessairement quelque chose. (« Plaidoyer pour les excuses », p. 147)

Pour le dire autrement : si les distinctions faites dans le langage ordinaire sont tellement pertinentes, c'est précisément parce qu'elles servent un ou plusieurs objectif(s) (*they have a point*) : « les mots sont nos outils »¹¹, comme le dit Austin. Ils servent certains objectifs, ce qui les oblige à être utiles, à aboutir réellement à ce qu'ils prétendent obtenir – contrairement aux discours philosophiques qui, parce qu'ils n'ont aucune application pratique, n'ont aucun « point d'application » et pour lesquels on ne peut donc pas vérifier qu'ils sont correctement appliqués ou pas (« correctement » ne renvoyant pas nécessairement à la vérité)¹². En fait, je pense que, selon Austin, le langage ordinaire, précisément parce qu'il doit se confronter au réel (il n'a pas le choix – sous peine d'abandon), peut s'avérer correct ou incorrect. Parce qu'il est ordinaire – et en un sens, à vocation immédiatement pratique – le langage ordinaire doit satisfaire des conditions d'assertabilité – ou peut-être plus : d'énonciation – qui ne sont pas celles imaginées par les philosophes mais qui le rendent capable de faire des distinctions réelles et importantes (un exemple parmi d'autre : « volontairement/involontairement », « accidentellement » « par mégarde », etc. qui servent à marquer des degrés, voire des modalités, de responsabilité, bien plus finement que le qualificatif « libre »¹³). Ainsi, c'est parce qu'il est immédiatement pratique – il hérite d'une « perspicacité [qui] s'est concentrée essentiellement sur les aspects pratiques de la vie »¹⁴ – qu'il est « vérifiable » (en un sens de « vérifiable » qui ne se

11. *Ibid.*, p. 143.

12. Sur cette lecture de la méthode austinienne, voir A. Baz, *When Words Are Called For*, *op. cit.*

13. Sur cette question et tous les enjeux moraux et juridiques associés, voir l'intégralité de « Plaidoyer pour les excuses », *art. cit.*

14. J. L. Austin, « Plaidoyer pour les excuses », *art. cit.*, p. 147.

limite pas à la vériconditionnalité) et qu'il a été « vérifié » de nombreuses façons au cours de l'histoire.

C'est pourquoi, d'une certaine façon, Austin chamboule ou renverse la méthode philosophique traditionnelle (du moins telle qu'elle se conforme à l'idéal platonicien) : il ne tourne pas le dos à la vie ordinaire, censée être illusoire, afin d'atteindre des vérités grâce aux constructions purement logiques de la philosophie (tentation à laquelle cédait, sous une forme propre le positivisme logique, auquel Austin s'opposait). Bien plutôt, Austin considère que la philosophie elle-même peut devenir confuse et s'emmêler dans des constructions illusoires si elle ne fait pas suffisamment attention au *sérieux* du langage ordinaire – c'est-à-dire à ce qu'il peut révéler à propos du monde. En ne prêtant pas assez (ou pas du tout) d'attention au langage ordinaire, la philosophie peut tout à la fois manquer (oublier) des particularités du réel et produire de nouvelles confusions : or, « on peut résoudre ou éliminer un certain nombre de nœuds ou d'erreur »¹⁵ par cette méthode.

Avançant cette idée, je n'entends pas dire qu'Austin aurait une conception « thérapeutique » de la philosophie, comme on l'attribue parfois à L. Wittgenstein. Je suis même assez certain qu'Austin ne partageait pas cette idée. Mais il pensait assurément que la philosophie faisait des erreurs qui auraient pu être évitée par une attention plus soutenue portée au langage ordinaire et aux façons dont il fonctionne. Et on pourrait même aller jusqu'à voir dans son travail une tentative pour délimiter « les limites du sens », pour reprendre une expression de Strawson, qui fait écho à un projet fondamentalement kantien. Car il s'agit précisément de l'objectif d'une méthode qui consiste à examiner « ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelles situations »¹⁶. Elle nous permet de voir – de déterminer – quand les mots que nous utilisons sont véritablement sensés (*make sense*) et ce qu'ils signifient vraiment et précisément dans le contexte où ils sont prononcés. Comme tels, les usages que nous faisons des mots révèlent de nombreuses caractéristiques du monde et des façons dont nous y vivons. En

15. *Ibid.* p. 142.

16. J. L. Austin, « A Plea for Excuses », *art. cit.*, p. 182.

fait, la méthode austinienne révèle en ce sens les limites de nos concepts (même si Austin aurait pu être en désaccord avec une telle caractérisation).

Il faut toutefois ajouter cette précision d'Austin:

Le langage ordinaire n'est donc certainement *pas* le dernier mot ; en principe, on peut partout le compléter, l'améliorer et le remplacer. Il nous faut seulement nous souvenir que c'est le *premier* mot. (« Plaidoyer pour les excuses », p. 148)

En effet, au cours du développement des sciences, notamment, il faut compléter le langage ordinaire, précisément parce qu'il n'est pas suffisant, pas assez précis pour rendre compte des nouvelles découvertes ou des nouvelles distinctions. Mais dans ce cas, les nouveaux usages introduits sont encore vérifiables, testables¹⁷ : on peut les mettre à l'œuvre et à l'épreuve, les faire travailler, afin de vérifier qu'ils permettent effectivement une meilleure précision ou une meilleure compréhension du phénomène – une mise à l'épreuve dont le discours philosophique peut rarement se prévaloir (à supposer qu'il le puisse jamais, puisqu'on voit mal à quoi il se confronterait).

Nous pouvons maintenant résumer les deux principaux résultats de cette méthode : i) le refus de la recherche (du moins immédiate) de la généralité ; ii) la constatation (la découverte ?) que les mots sont souvent des moyens d'action, des outils.

i) Dans plusieurs textes, « Are There A Priori Concepts », « The Meaning of a Word », « Other Minds », etc., Austin refuse vigoureusement de donner une explication générale de ce que signifient les mots. Il avance même que c'est l'ambition de vouloir donner des explications générales qui pousse les philosophes dans la confusion. C'est pourquoi il préfère – et revendique le fait de – se focaliser sur des cas particuliers, des mots particuliers utilisés dans des contextes précis, afin de montrer ce à quoi ils servent dans ces contextes. Son analyse nous permet alors de comprendre – c'est une façon de lire *Quand dire*

17: Sur la continuité, chez Austin, entre usages ordinaires et usages scientifiques ou techniques, voir P. M. S. Hacker, *Wittgenstein's Place in Twentieth Century Analytic Philosophy*, op. cit., pp. 152, 175.

*c'est faire*¹⁸ – que les mots fonctionnent seulement dans certains contextes et pour des usages particuliers, de telle sorte que nous ne pouvons vraiment expliquer que la signification de certains mots précis, et nullement ce que serait la signification d'un mot en général¹⁹. C'est cet aspect de la méthode austinienne qui donna ensuite naissance à ce qu'on appelle en pragmatique le « contextualisme » (Ch. Travis, F. Récanati, etc.)

ii) Le second résultat, tel qu'il est exposé dans *Quand dire c'est faire*, est que le langage est d'abord et avant tout un moyen d'agir sur et dans le monde. Je considère en effet – comme on l'a admis pendant très longtemps²⁰ – que le travail d'Austin sur les énoncés performatifs, les actes locutoires, illocutoires et perlocutoires, etc., est en lien étroit avec ses autres textes sur les excuses, la vérité, la signification, etc. Et ce qu'ont montré ses analyses très fines de la façon dont les mots fonctionnent, c'est que *dire* quelque chose, c'est toujours *faire* quelque chose (de multiples façons différentes).

Sans m'étendre ici sur un sujet que j'ai déjà longuement traité ailleurs, je voudrais souligner ici qu'en montrant que nos mots servent à faire des choses, Austin souligne du même mouvement le fait que la vérité et la détermination des conditions de vérité des énoncés ne sont pas des choses aussi décisives que les philosophes avaient (et ont encore) l'habitude de le penser : tel est l'enjeu précis de ce que Austin appelle « l'illusion descriptive ». Plus exactement, ce qu'il montre d'important est que nous n'avons pas toujours besoin de faire appel à la vérité ou aux conditions de vérité pour comprendre comment fonctionnent nos mots. Bien plutôt, il inverse la relation de dépendance : nos mots ne sont susceptibles d'être vrais (d'être évalués en termes de vérité ou de fausseté) que s'ils servent à faire certaines choses, en l'occurrence des affirmations. Il faut déjà que nos mots aient réussi à faire ces actes de parole particuliers que sont les affirmations pour que l'on puisse se poser la question de leur vérité. Un exemple fameux de cette façon de renverser le problème est

18. J. L. Austin, *How to Do Things With Words*, 2nd Ed. : Oxford : Oxford University Press, 1975 ; trad. fr. G. Lane, *Quand dire c'est faire*, Paris : Seuil, 1970.

19. Voir J.L. Austin, « The Meaning of A Word », in *Philosophical Papers*, *op. cit.* ; trad. fr. L. Aubert & A.-L. Hacker, « La signification d'un mot », in *Écrits philosophiques*, *op. cit.*, pp. 22-29 – trad. modifiée.

20. Voir W. Cerf, « Critical Review of *How To Do Things With Words* », in K. T. Fann, ed., *Symposium on J. L. Austin*, London : Routledge, 1969, pp. 351-379 ; and N. Milkov, *A Hundred Years of English Philosophy*, Dordrecht : Kluwer Academic Publishers, 2003.

l'analyse qu'il offre de la locution « I know » dans « Autrui » : en règle générale, la locution n'est pas utilisée pour attribuer une propriété ou pour décrire certains faits (modalités qui seraient évaluables en fonction de la vérité), mais plutôt pour faire quelque chose d'autre. Son usage revient le plus souvent à agir en « donnant notre parole aux autres », ou en autorisant autrui à dire²¹. Austin conclut même son analyse de la manière suivante

Supposer que « je sais » est une expression descriptive n'est qu'un exemple de *l'erreur descriptive*, si courante en philosophie. Même si une partie du langage est désormais purement descriptive, à l'origine le langage ne l'était pas et, pour une grande part, il ne l'est toujours pas. Énoncer des expressions manifestement rituelles, dans les circonstances appropriées, ce n'est pas décrire l'action que nous sommes en train de faire, c'est la *faire*. (« Autrui », p. 77 – trad. modifiée)

Il me semble qu'on a là un des aperçus les plus importants de la philosophie d'Austin, qui justifie son traitement général du langage en termes d'action(s) et son idée que la plupart des usages des mots ne dépend pas d'abord de conditions de vérité, mais de « conditions de félicité » puisqu'elles ne sont pas des descriptions (ne valent pas, ne sont pas utilisées comme telles) et ne sont donc ni vraies ni fausses²².

Or, c'est précisément ce type de position qui a été attaquée au motif qu'elle était dite confondre « l'usage » avec la « signification ».

21. J. L. Austin, « Other Minds », in *Philosophical Papers, op. cit.*, p. 99 ; « autrui », p. 73 – trad. modifiée.

22. Voir J. L. Austin, *How to Do Things With Words*, 2nd Ed. : Oxford : Oxford University Press, 1975, pp. 2-21, p. 70. Nous nous permettons de renvoyer à B. Ambroise, *Qu'est-ce qu'un acte de parole ?*, Paris : Vrin, 2008.

2. Deux arguments avancés contre la philosophie du langage ordinaire en général et contre Austin en particulier...

Je ne vais bien sûr pas revenir ici sur l'ensemble des arguments qui ont été avancés contre la conception austinienne. Je veux simplement me concentrer sur deux des arguments principaux, ceux qui sont censés avoir été décisifs dans l'abandon de la philosophie du langage ordinaire (et régulièrement présentés comme tels dans les manuels) : le fameux « argument frégéen » (*Frege Point*) développé par Peter Geach dans son texte « Assertion »²³, et « l'erreur de l'acte de langage » (*speech act fallacy*)²⁴ avancée par John Searle dans son livre *Speech Acts*²⁵. Je ne vais pas examiner les arguments de Grice, qui ont également eu un impact décisif dans la remise en cause de la philosophie du langage ordinaire : d'une part, parce que je considère que les critiques de Ch. Travis²⁶ et de F. Récanati²⁷, que j'ai présentées ailleurs²⁸, sont définitives ; et d'autre part, parce que je ne pense pas – peut-être à tort, Christophe nous le dira – qu'ils portent sur le point précis que je veux préserver dans la conception austinienne. (Pour le dire autrement, il me semble que les arguments de Grice portent seulement à l'encontre de la conception contextualiste de la signification et de la vérité, qui n'est pas mon enjeu central ici, même si elle intervient.) Pour la même raison, je ne vais pas examiner ici l'argument searlien de « l'erreur de l'assertion », puisqu'il dépend massivement de la validité des arguments de Grice.

i. L'argument du *modus ponens*.

Rappel : *modus ponens* est une règle de logique selon laquelle :

A, A \rightarrow B \in B (si on a A et A implique B, alors on peut en déduire B)

23. P. Geach, « Assertion », *The Philosophical Review*, Vol. 74, No. 4, 1965, pp. 449-465.

24. Traduit par « l'erreur sur les actes de langage » dans la traduction française.

25. J. R. Searle, *Speech Acts*, Cambridge : Cambridge University Press, 1969, chap. 6 « Three fallacies in contemporary philosophy », pp. 131-156 ; trad. fr. H. Pauchard, *Les actes de langage*, Paris : Hermann,

26. Voir Ch. Travis, « Annals of Analysis », *Mind*, 100, 1991, pp. 237-264.

27. Voir F. Récanati, *Literal Meaning*, Cambridge : Cambridge University Press, 2004, « conclusion », pp. 155-158.

28. Voir B. Ambroise, *Les pouvoirs du langage ; la contribution de J. L. Austin à une conception contextualiste des actes de parole*. Thèse de doctorat en philosophie de l'Université Paris 10, soutenue en 2005.

L'argument, tel qu'il a été avancé par Geach, visait initialement l'explication strawsonienne du fonctionnement du prédicat « vrai » et l'explication avancée par Hare du fonctionnement du prédicat « bon », toutes deux offertes en termes d'analyse du langage ordinaire. Mais il est également censé valoir contre ce que Geach appelle les « théories anti-descriptivistes » en général, dans lesquelles il inclue l'explication donnée par Austin du fonctionnement du verbe « savoir ». Geach présente l'anti-descriptivisme de cette façon :

Les théories se sont succédées, selon lesquelles prédiquer un quelconque terme « *P* » – ce qui est toujours censé signifier : prédiquer « *P* » de manière assertorique – ce n'est pas décrire un objet comme étant *P* mais réaliser une autre performance ; et la vue contraire est qualifiée « d'erreur descriptive ». Toutes ces théories sont construites sur le même modèle et se réfutent de la même façon [...]. (« Assertion », p. 461)

Il inclut alors parmi ces théories l'idée d'Austin selon laquelle « dire “je sais que *P*” n'est pas une affirmation à propos de mes propres capacités mentales, mais un acte consistant à donner à mon auditeur la garantie que *P*. »²⁹

Une première objection est que l'explication austinienne ne vaut pas pour tous les usages de « Je sais » et il en donne l'exemple suivant :

[...] quelle que soit la plausibilité du fait d'analyser « Je sais que Smith est l'assassin » comme « Smith est l'assassin – je vous le garantis », aucune analyse de ce type ne conviendra pour « Je sais qui est l'assassin », car, dans ce cas, je ne vous dis même pas qui est l'assassin, et je vous le garantis encore moins. (« Assertion », p. 462)

L'idée de Geach semble être que (i) l'analyse de type austinien ne marche pas dans tous les cas, (ii) parce qu'on ne peut pas fournir une analyse sémantique, pour toutes les occurrences de cette phrase, qui inclurait ou révélerait à chaque fois la locution « je vous garantis que ». C'est une remarque qui est probablement assez vraie mais, comme Geach l'admet lui-même, cette

29. P. T. Geach, « Assertion », art. cit., p. 462.

objection est « d'un intérêt assez faible » (notamment, parce que, comme je vais le montrer plus tard, ce n'est pas une objection du tout).

L'argument principal avancé par Geach est plutôt que le type de phrases examinées par Austin peut être utilisé dans des phrases conditionnelles introduites par un « si » (« clause de conditionnalité » ?), qui n'admettront pas de lecture anti-descriptiviste. L'argument n'est pas seulement que les théories anti-descriptives ne sont pas capables de rendre compte de ces cas – ce qu'elles admettent bien volontiers – mais, plus fondamentalement, qu'elles sont incapables d'expliquer le fonctionnement de certains *modus ponens*. Voici en son entier l'argument de Geach (je traduis) :

On ne peut faire appel à la possibilité de modifier l'usage [...] dans les cas où un énoncé ostensiblement affirmatif « P » peut être combiné avec « si P, alors Q » pour former les prémisses d'un *modus ponens*. Ici, les deux occurrences de « P », P lui-même et P dans la clause de conditionnalité, doivent avoir le même sens pour que le *modus ponens* ne souffre pas d'équivocité ; et si quelque théoricien prétend que l'occurrence évidemment affirmative de « P » n'est en fait pas une proposition, alors c'est à lui de montrer que le rôle de « P » lui permet quand même de valoir comme prémisse.

Cette tâche est régulièrement esquivée, naturellement. Ainsi, Austin soutiendrait que si je dis affirmativement « Je sais que le Vermeer de Smith est un faux », il ne s'agit pas d'une affirmation à mon propos, mais un acte consistant à garantir à mes interlocuteurs que cette peinture est un faux. Mais Austin n'a jamais remarqué que cette soi-disant non-proposition peut servir de prémisse respectant les règles logiques ordinaires, comme dans les inférences de ce type :

Je sais que le Vermeer de Smith est un faux

Je ne suis pas un expert en art

Si je sais que le Vermeer de Smith est un faux et que je ne suis pas un expert en art,

Alors le Vermeer de Smith est un faux très maladroit.

Donc, le Vermeer de Smith est un faux très maladroit.

Austin se préoccupa encore moins de savoir comment une non-proposition pouvait jouer le rôle de prémisse. Mais en étant incapable

d'en rendre compte, l'explication austinienne de « Je sais » est sans valeur. (« Assertion », p. 463).

Ainsi, puisqu'il serait possible d'utiliser des phrases contenant « Je sais » comme prémisses d'un *modus ponens* valide, il ne serait pas possible de les expliquer selon une analyse qui ne se ferait pas en termes propositionnels, étant donné que seule une proposition – quelque chose qui puisse être vrai ou faux – peut être utilisée comme prémisse. Par conséquent, l'analyse austinienne de « Je sais » comme performatif serait un échec.

ii. « L'erreur de l'acte de langage » (*speech act fallacy*).

Searle propose sa propre critique de la conception austinienne (et de sa méthodologie générale). Dans une certaine mesure, les objections de Searle reprennent celles de Geach, mais j'ai l'impression que Searle essaie d'offrir une solution qui conserve l'analyse austinienne en termes d'acte illocutoire tout en la rendant compatible avec les exigences de Geach (en introduisant l'idée qu'un acte de parole est un composé de force illocutoire et de contenu propositionnel). Mais ce ne sera pas la solution que vais retenir.

Là encore, les objections de Searle visent ce qu'il appelle « la philosophie linguistique » (ou « l'analyse linguistique ») en général, qui inclut la façon de faire de la philosophie défendue par Austin et notamment son analyse de « Je sais ». Searle présente la thèse qu'il attaque de cette façon :

Dans la période classique de l'analyse linguistique, les philosophes ont souvent fait des déclarations du type suivant :

[...] On emploie le mot « vrai » pour acquiescer ou souscrire à une approbation (Strawson).

On emploie le mot « savoir » pour garantir une assertion (Austin). [...]

Chacune de ces affirmations répond au schéma : « On emploie le mot *M* pour effectuer l'acte de langage *A* ». En outre, de façon très générale, les philosophes qui ont fait ce genre de déclaration, les donnaient comme explication (au moins partielle) de la signification des mots en question : ils considéraient que les affirmations de la forme « on emploie *M* pour effectuer l'acte *A* » constituaient une explication, sur le plan philosophique, du concept *M*. Il faut également noter que, ce faisant, ils

mettaient en parallèle [...] les mots qui faisaient l'objet de la discussion d'une part, et les verbes dits performatifs d'autre part. (*Les actes de langage*, p. 188)

Pour résumer, Searle accuse ces philosophes de confondre la signification avec l'usage. Mais il attaque cette idée de deux façons. La première objection, proprement appelée « erreur de l'acte de langage », consiste à remarquer que ce type d'analyse est incapable de satisfaire les exigences d'une analyse véritable de la signification. Il serait notamment incapable d'expliquer le fait que la signification d'un mot doit rester la même dans toutes les phrases dans lesquelles il apparaît :

Toute analyse de la signification d'un mot [...] doit être compatible avec le fait que le même mot [...] peut conserver la même signification dans toutes les phrases grammaticalement différentes où il apparaît [...] Le mot « vrai » signifie, ou peut signifier, la même chose dans des assertions, des questions, des négations, des disjonctions, des conditionnelles, des hypothétiques, etc. Si ce n'était pas le cas, tout dialogue serait impossible, car, si « vrai » changeait de signification lorsqu'on passe de la forme interrogative à la forme assertive, la phrase « c'est vrai » ne répondrait pas à la question « est-ce vrai ? ».

Ceci est une condition d'adéquation évidente ; cependant l'analyse en actes de langage n'y satisfait pas. (*Les actes de langage*, p. 188)

Ce qui montre qu'elle échoue, selon Searle, c'est que dans de nombreux exemples, la présence d'un certain mot ne fait pas de la phrase dans laquelle il est présent l'acte de parole avec lequel il est censé être associé. Par exemple, on peut trouver des phrases avec « je sais » qui ne servent pas à donner une garantie. Par conséquent, l'analyse austinienne échouerait.

Par ailleurs, si l'analyste en terme d'acte de parole (à savoir Austin) prétend que « M est utilisé pour accomplir l'acte A » nous donne seulement l'usage *primaire* de M (qui pourrait donc être ensuite utilisé pour d'autres usages), alors, selon Searle, il est ensuite incapable de montrer que « les emplois littéraux de M qui ne constituent pas une réalisation de l'acte A, sont à ceux qui en constituent une ce que les phrases énoncées dans le premier cas

sont aux phrases assertives types dont l'énonciation sert à accomplir A. »³⁰
Searle prétend que ce type d'analyse fonctionne pour les verbes performatifs, mais pas pour les mots « bon », « vrai » et « Je sais ». Autrement dit, on ne peut pas dériver de manière systématique l'usage d'un énoncé de la forme de cet énoncé (ou de sa signification) et il n'y aurait donc pas de véritable explication donnée.

Pour résumer, Searle conclut de la manière suivante :

Nous servant du mot « bon » comme exemple, nous pouvons établir la nature de l'erreur sur les actes de langage de la manière suivante : *dire* que quelque chose est bon, c'est de façon caractéristique l'apprécier, en faire l'éloge, exprimer son approbation, etc. Mais c'est une erreur d'en inférer que l'on rend compte de la signification du mot « bon » si l'on dit qu'il sert à accomplir l'acte d'approbation. (*Les actes de langage*, p. 190)

(Et la même conclusion est censée valoir pour la locution « Je sais ».)

Searle ajoute :

L'argument que je soutiens ici [...] a une portée très générale en ce qui concerne un certain schéma d'analyse philosophique. Le schéma d'analyse couramment adopté a consisté à rendre compte, partiellement au moins, de la signification de certains mots importants sur le plan philosophique, en posant des affirmations de la forme « on emploie le mot *M* pour effectuer l'acte *A* ». Mais si quelqu'un propose une analyse de la signification d'un mot, son analyse doit alors être vraie pour tous les cas où ce mot apparaît dans sa signification littérale, sinon l'analyse n'est pas adéquate. Dans les cas que nous avons considérés, les analyses de mots faites en termes d'actes de langage n'étaient donc pas adéquates. En effet, il arrive très souvent que ces mots soient employés littéralement, sans qu'il y ait entre leur énonciation et l'accomplissement de l'acte correspondant, un rapport d'un certain type qui, seul, permettrait d'échapper à cette conséquence que la signification des mots change selon les divers types syntaxiques de phrases où il apparaît. (*Les actes de langage*, p. 190)

30. J. R. Searle, *Les actes de langage*, p. 189 – trad. modifiée.

Il conclut donc de son argument qu'il remet en cause toute la méthode consistant à procéder à une analyse du langage ordinaire en termes d'actes réalisés selon certains usages – et cela lui permettra de rétablir la conception plus classique de la vérité comme analyse a-temporelle des termes employés en fonction de conditions de vérité.

La dernière chose que je souhaite toutefois remarquer ici est que, selon Searle, l'analyse en termes d'acte de parole échoue parce qu'elle est incapable de rendre compte de la stabilité supposée de la signification littérale des mots. (Ce qui peut apparaître surprenant quand on sait que Searle est généralement classé comme un philosophe qui n'y croit pas... ou qui plutôt assure cette stabilité en faisant appel à un arrière-plan non exclusivement linguistique).

3. ... et pourquoi ces arguments pourraient bien échouer.

Ce que je voudrais maintenant essayer de montrer, c'est que ces deux arguments développés à l'encontre de la méthode d'Austin ne marchent pas vraiment : ils ratent leur cible parce qu'ils présupposent ce que la conception d'Austin remet précisément en question.

Pour le montrer, je vais m'appuyer massivement sur le travail d'Avner Baz³¹ et je vais aussi faire appel à des arguments contextualistes développés par Ch. Travis et F. Récanati. Je pense que tous ces arguments réunis sont compatibles et qu'ils peuvent servir à défendre la façon austinienne de faire de la philosophie (contrairement peut-être aux ambitions de leurs auteurs). Bien sûr, je n'aurai pas le temps de donner tous les détails d'une réponse structurée à Searle et Geach, mais j'espère indiquer au moins quelques linéaments cohérents et efficaces de réponse (en 5 points).

(i) Premièrement, il devrait être évident que Austin n'a jamais prétendu offrir une « analyse sémantique » de la phrase « Je sais que *P* » lorsqu'elle est utilisée pour faire quelque chose. Par ailleurs, il n'a jamais prétendu fournir aucune analyse des mots « Je sais » ou du verbe « savoir », pour la simple et bonne raison que, selon lui, héritant en cela de Frege, seule les phrases complètes sont douées de signification – et seuls des énoncés sont pleinement

31. Voir A. Baz, *When Words Are Called For*, op. cit., 2012.

signifiants quand ils sont réalisés dans des contextes précis³² (Je vais y revenir). Dès lors, il n'a jamais prétendu que la phrase « Je sais que *P* » pouvait être paraphrasée de la manière proposée par Geach, à savoir : « *P* – et je vous le garantis ». Selon Austin, c'est impossible pour la raison précise que le fait qu'un énoncé donné fasse un acte illocutoire donné ne dépend pas (étroitement) de la signification de la phrase utilisée et ne fait pas partie de la signification (je peux promettre en utilisant un énoncé qui ne signifie pas que je promets). Ainsi, si une certaine phrase qui contient « Je sais » est utilisée pour faire quelque chose – par exemple, pour donner des garanties –, le fait qu'elle agit comme elle le fait n'est pas (nécessairement) exprimée par la phrase et, par ailleurs, ne dépend pas directement de la signification de cette phrase (on peut imaginer faire cet acte au moyen d'autres termes : « bien sûr », etc.). Pour utiliser le vocabulaire de *Quand dire c'est faire*, la signification relève de l'acte locutoire alors que l'acte de donner des garanties relève de l'acte illocutoire : ils ont certes des relations entre eux, mais sont deux niveaux d'analyse distincts³³. Et cela parce que, comme Austin nous le rappelle, l'acte accompli au moyen d'un énoncé est une action conventionnelle, parfois rituelle. Cela n'aurait donc pas de sens, pour Austin, de donner une analyse sémantique d'une action (et ce même si sa façon de qualifier l'acte rhétorique est ambiguë³⁴). Penser le contraire, c'est succomber à l'illusion descriptive, non pas la dépasser.

(ii) Puisque l'action accomplie par l'usage d'une phrase n'est pas une propriété sémantique de cette phrase – et ce même si elle peut être décrite, comme n'importe quelle action –, elle ne peut nullement être transférable par un segment d'une phrase à une autre phrase dans laquelle ce segment est réutilisé. Ce n'est pas parce que la locution « Je sais » figure dans une phrase qu'elle est nécessairement utilisée pour faire un certain acte de parole, ni le même acte de parole que celui fait en une autre occasion au moyen d'une

32[□] Voir J. L. Austin, « The Meaning of a Word », *art. cit.*, p. 56 : « what alone has meaning is a sentence ».

33[□] Voir J. L. Austin, *How To Do Things With Words*, *op. cit.*

34[□] Voir J. R. Searle, « Austin on Locutionary and Illocutionary Acts », *The Philosophical Review*, Vol. 77, No. 4, 1968, pp. 405-424.

phrase employant cette même locution. Rappelons ensuite que, d'une part, dans son texte, Austin a seulement examiné certains *usages* de « Je sais » – ou plutôt : certaines formes particulières de phrases comprenant « Je sais » – et qu'il soutenait que ces usages spécifiques revenaient à faire une action, et non pas une description. De telle sorte que l'action apparaît bien plutôt comme une propriété – si l'on veut employer ces termes – de *l'usage* et non de la phrase. D'autre part, et en conséquence, il existe probablement de très nombreux usages différents de phrases incluant « Je sais », notamment si ces mots ne jouent pas toujours le même rôle sémantique.

Il faut ajouter que, si nous prenons l'exemple de Geach, on ne voit pas pourquoi la phrase « Je sais qui est l'assassin » ne pourrait pas être utilisée pour donner des garanties. Probablement que je ne donne aucune garantie quant à l'identité de l'assassin au moyen de cette phrase, mais je peux certainement, dans certains usages de cette phrase, donner des garanties quant à mon *savoir* : on peut compter sur moi sur *ce point précis* – *je sais bien de qui il s'agit*. Ou supposons que nous fassions une partie endiablée de Cluedo : à un moment donné, je dis « Je sais qui est l'assassin ! ». Dans ce cas, ce que je fais très probablement, c'est que je déclare que j'ai gagné parce que je suis sûr d'avoir deviné qui tient le rôle de l'assassin. Je ne suis pas en train de décrire un quelconque état mental³⁵.

(iii) Maintenant, concernant le fait qu'une phrase commençant par « Je sais » peut être utilisé comme prémisse dans un *modus ponens*, montre-t-il que cette phrase est nécessairement une « proposition assertée » ou qu'elle est descriptive ?

Tout d'abord, il reste possible que cette phrase puisse être utilisée pour faire une description. Je ne suis pas certain qu'Austin aurait pu l'admettre – et, à vrai dire, je ne vois pas de contexte dans lequel elle pourrait fonctionner de cette façon – mais la logique de son argumentation autorise cette possibilité. Après tout, il pourrait y avoir certains usages et certains contextes dans

³⁵ Pour une autre formulation d'un argument similaire, voir A. Baz, *When Words Are Called For*, op. cit., pp. 55-58.

lesquels la phrase « Je sais que *P* » pourrait décrire un certain objet ou une partie du réel.

Deuxièmement, je veux présenter rapidement la longue discussion qu'A. Baz fait des arguments de Geach. Selon lui, l'exemple de *modus ponens* donné par Geach ne peut être vrai que dans un contexte très particulier, c'est-à-dire s'il est utilisé d'une façon très particulière. De telle sorte que Geach doit admettre les possibilités mêmes que son exemple est censé disqualifier. En un sens, l'argument de Baz n'est pas très différent de celui que F. Récanati donne dans *Literal Meaning* : dans tous les cas, pour dire quelque chose de précis au moyen d'un *modus ponens*, on doit utiliser le langage d'une certaine façon et accomplir certains actes de parole précis³⁶. Donc cela ne remet pas en cause la possibilité de la variété des usages. Mais l'objectif de Baz n'est pas seulement de défendre la validité du point de vue contextualiste ; il entend défendre la validité de la conception anti-descriptiviste. Dès lors, son idée n'est pas seulement que, pour avoir un sens, la déduction entière (le *modus ponens*) doive être utilisée comme un acte de parole particulier.

En fait, rappelons-le, l'exemple de *modus ponens* de Geach fonctionne si, dans son exemple, les deux occurrences de « *P* » ont le même sens, de telle sorte que le *modus ponens* ne « soit pas équivoque »³⁷. Et cela présuppose que, dans les deux cas, « *P* » soit, dans les termes de Geach, une proposition – contrairement à ce qu'affirmait Austin à propos des phrases comprenant « Je sais que ». Baz en conclut : « Donc, si l'on suit Geach, si "Je sais que telle ou telle chose" fonctionne comme une prémisse, cela suffirait à remettre en cause l'explication d'Austin »³⁸. Baz essaie alors de montrer que l'exemple de Geach est problématique parce que loin d'avoir vraiment un sens. Voici quelques éléments de la critique d'A. Baz :

1. [...] alors qu'il ressemble étrangement à quelque chose que quelqu'un pourrait dire naturellement dans des circonstances appropriées, l'exemple de *modus ponens* que Geach imagine n'est pas quelque chose qu'on pourrait énoncer en dehors des cercles philosophiques. Le *modus ponens* imaginé par

36. Voir F. Récanati, *Literal Meaning*, op. cit., p. 155.

37. P. Geach, « Assertion », art. cit., p. 463.

38. A. Baz, *When Words Are Called For*, op. cit., p. 59.

Geach serait au mieux maladroit dans une conversation quotidienne. (*When Words Are Called For*, p. 60)

2. [...] le locuteur du *modus ponens* imaginé par Geach n'est pas forcé d'entendre le « je sais » de la « prémisse » de manière descriptive. Une façon non-descriptive d'entendre « Je sais » est celle sur laquelle se concentre Austin lorsqu'il compare « Je sais » à « Je promets ». Une autre façon bien plus commune serait celle-ci : en prononçant la première phrase de l'exemple imaginé par Geach, le locuteur pourrait exprimer – et non pas relater [*report*] – une conviction (« Je *sais* (bien) que c'est un faux ! ») S'il entendait ses mots de cette façon, ce serait exagéré et trompeur de dire qu'il a exprimé une *prémisse* dans sa première phrase et on ne comprendrait pas qu'il ait pu dire la troisième phrase de l'exemple, ni ce qu'il a voulu dire par elle. Globalement, le *modus ponens* serait clairement défectueux. On pourrait dire, avec Geach, que « l'argument serait vicié par équivocation », mais ce serait projeter la conception « descriptiviste » de la signification de Geach sur l'exemple, puisque le locuteur ne référerait pas à deux choses différentes dans ses deux énonciations de « Je sais ». Bien plutôt, il *ferait* une chose avec ces mots dans la première « prémisse » et ne ferait rien de clair avec en prononçant la troisième « prémisse ». Le résultat global serait incompréhensible. (*When Words Are Called For*, pp. 65-66)

En d'autres termes, l'exemple de *modus ponens* donné par Geach ne serait pas valide, parce que ce qu'il considère être une prémisse n'est pas de manière évidente une assertion. En gros, on a considéré que l'exemple de Geach n'était valable que parce qu'on a pris pour argent comptant son idée que les phrases utilisées valaient immédiatement comme des assertions, mais rien ne permet de l'assumer, car Geach ne nous donne pas de contexte dans lequel cela serait évident. Par conséquent, cela ne remettrait pas en cause l'hypothèse d'Austin, au contraire. Mais Baz continue, en concédant la validité descriptive de l'exemple de Geach :

3. Supposons, d'autre part, qu'en prononçant la première phrase de l'exemple imaginé par Geach, le locuteur entende simplement informer son interlocuteur – le laisser simplement savoir – que c'est quelque chose (le fait que la peinture est un faux) qu'il s'avère savoir, en réponse, peut-être, à

l'insinuation selon laquelle il ne saurait nullement si la peinture est, ou pas, un faux. C'est un usage de « Je sais » aussi descriptif que celui qu'on pourrait accorder à Geach [...] Or, même quand le replace dans ce type d'usages descriptifs, ce que « savoir » signifie – ce à quoi revient le fait de savoir telle ou telle chose dans certains contextes, si vous voulez – dépend en partie de l'enjeu/objet de l'énonciation et ne peut être déterminé si on n'a aucune connaissance de cet enjeu. (*When Words Are Called For*, p. 66)

4. Du *simple* fait qu'un non-expert *sait* qu'une peinture est un faux, quelle que soit la façon dont on conçoive ici le savoir, il ne s'ensuit tout simplement pas que le faux est maladroit. (*When Words Are Called For*, p. 68)

Autrement dit, à supposer même que les prémisses de l'exemple de Geach soient des phrases à valeur descriptive, ce qu'elles disent ne peut pas être déterminé indépendamment de leur contexte d'énonciation – et on ne peut donc pas supposer a priori que l'exemple de *modus ponens* ne souffre pas d'équivocation. Il faudrait là encore spécifier le contexte dans lequel il est fait, les usages qui en sont faits, etc. Dès lors, la conclusion à en tirer n'est pas aussi évidente que l'avance Geach – Geach nous donne en fait un exemple de *modus ponens* qui n'est pas nécessairement valide !

Plus loin, Baz va généraliser sa critique et prétendre qu'elle vaut pour tous les types d'exemples de *modus ponens* qu'on pourrait imaginer, même valides : il faut les situer dans des contextes particuliers pour les faire fonctionner et garantir leur validité. Dès lors, si A. Baz a raison, alors l'exemple d'usage donné par Geach ne vaut pas contre l'hypothèse d'Austin, puisqu'il fonctionnerait seulement dans un certain contexte où cet usage particulier et cette compréhension singulière de la phrase peuvent avoir lieu. Et, là contre, Geach ne montre nullement qu'il ne peut pas fonctionner autrement, par exemple comme promesse, dans un autre contexte.

(iv) Ce qu'on remarque par ailleurs dans les arguments de Geach et de Searle, c'est qu'ils reposent massivement sur une conception littéraliste de la signification des mots ou des phrases (aussi surprenant cela soit dans le cas de Searle). Si l'on n'accepte pas cette conception de la signification et qu'on

défend plutôt une conception contextualiste, alors la majeure partie des arguments avancés par eux devient invalide. Ce n'est pas le lieu de revenir sur la conception contextualiste de la signification défendue tant par Ch. Travis que F. Récanati à la suite d'Austin³⁹ ; mais on peut rappeler que leur argumentation consiste à montrer, au moyen d'exemples variés, qu'on ne peut pas donner une analyse *a priori* de la signification de termes qui ne varie pas contextuellement – qu'on pense cette variation en termes « d'enrichissement » ou de « deixis ». Dès lors, il me semble que l'argument de Searle s'évanouit. Car l'idée est alors bien plutôt que c'est seulement dans certains contextes qu'un même mot peut avoir la même signification et c'est donc seulement lorsqu'une phrase est utilisée dans un contexte donné où elle constitue la réponse appropriée à une certaine question que les mots qui sont utilisés en la faisant peuvent signifier la même chose que ceux utilisés pour formuler la question (sans qu'il soit d'ailleurs besoin que les mots utilisés soient les mêmes.) Comme le dit F. Récanati :

Pour un contextualiste, il n'est pas vrai, même de manière générale, qu'une variation dans le contenu propositionnel d'un énoncé doive être expliqué en termes de variation dans la signification linguistique. Le contextualiste soutient que le contenu propositionnel d'un énoncé dépend du contexte et pas simplement de la signification linguistique de la phrase. (*Literal Meaning*, p. 158)

Par conséquent, l'argument de Searle contre Austin suivant lequel ce dernier est incapable d'expliquer de manière systématique la relation entre les mots employés et les actes de parole qu'ils servent à faire ne vaut pas, car les mots signifient des choses différentes – et peuvent faire des choses différentes – selon les contextes où ils sont employés.

(v) Dernière remarque : une bonne partie de l'argument de Searle repose sur le fait prétendu que le contenu propositionnel d'un acte de parole ne change pas avec sa force illocutoire (ni à cause de celle-ci). Son idée est que le contenu de la proposition soi-disant exprimée par toute réalisation d'un acte de parole est relativement indépendante par rapport à l'acte de parole réalisé.

³⁹ Voir F. Récanati, *Literal Meaning*, op. cit. ; Ch. Travis, *Unshadowed Thought*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2000.

De telle sorte que différents actes de parole sont censés pouvoir être réalisés (une question, une assertion, un ordre, etc.) tout en partageant le même contenu propositionnel, quand ils sont faits avec les mêmes mots, associé aux différentes forces⁴⁰.

Voici par exemple une formulation, parmi d'autres, de l'idée de Searle :
Les actes de parole du type appelé « actes illocutoires » forment l'unité minimale de la communication humaine. Des exemples en sont les affirmations, les questions, les commandements, les promesses et les excuses. Lorsqu'un locuteur énonce une phrase dans un contexte approprié avec certaines intentions, il accomplit un ou plusieurs acte(s) illocutoire(s). En général, un acte illocutoire consiste en une force illocutoire *F* et un contenu propositionnel *P*. (*Foundations of Illocutionary Logic*, p. 1)

Cette conception duale est intéressante car elle permet à Searle tout à la fois de critiquer Austin et d'échapper à la critique de Geach. Mais je ne suis pas certain qu'une telle conception – qui est désormais tellement courante parmi les théoriciens des actes de parole qu'elle en forme une sorte de sens commun – ne succombe pas précisément à ce que Austin qualifiait « d'illusion descriptive » ! En effet, comme le remarqua, non pas Austin, mais cette fois le logicien et philosophe Nuel Belnap en commentant ce projet :

À la surface, cela semble être le rejet paradigmatique de l'illusion déclarative [= illusion descriptive], mais ça ne l'est pas. L'erreur, qu'on trouve au tout début de la théorie, consiste à doter tout type d'acte de parole du même type de contenu, ici appelé « le contenu propositionnel ». Admettons que toute assertion, ou ce que nous pouvons appeler un « acte déclaratif » [...] consiste en force illocutoire *F* et un contenu propositionnel *P*. Alors vous êtes coupable de l'illusion déclarative si vous supposez que les actes interrogatifs, ou les actes impératifs (comme nous pourrions les appeler) peuvent avoir le même contenu propositionnel *P* qu'un acte déclaratif. Bien sûr, l'idée centrale qui guide les théoriciens des actes de parole [= Searle and Vanderveken] est qu'un même contenu puisse être habillé d'une variété de forces

40. Voir J. R. Searle, *Speech Acts*, *op. cit.* ; et « Austin on Locutionary and Illocutionary Acts », *art. cit.*

différentes – et ce n'est pas de cette idée que je suis en train de me plaindre. J'objecte seulement à l'illusion déclarative, qui ici surgit sous la forme particulière de la supposition que les actes interrogatifs et impératifs ont le même contenu que les actes déclaratifs [...] Leur programme est certainement très sain ; leur seule – mais très sérieuse – erreur est de supposer que vous pouvez identifier le contenu de tous les actes de parole avec un contenu propositionnel, c'est-à-dire avec le contenu des actes de parole déclaratifs, des assertions. (« Declaratives are not Enough », p. 4)

Et il ajoutait :

Mais je vais mettre ces défauts de côté afin d'attirer votre attention sur le fait que les seuls items qui puissent jamais avoir des conditions de vérité sont les phrases déclaratives, ou du moins les items dotés d'un contenu propositionnel. (« Declaratives are not Enough », p. 5)

L'objection est claire et, je pense, rejoint exactement ce que Austin avait en tête : en considérant que tout acte de parole est composé d'une force illocutoire et d'un contenu propositionnel évaluable en termes de conditions de vérité, Searle commet l'erreur même dont il voulait se prémunir. Il projette à nouveau sur tous les actes de parole la dimension assertive – propositionnelle – que Austin avait pris bien soin d'isoler pour la réserver à certains actes de parole seulement. Or, tout l'enjeu de l'illusion descriptive était précisément d'éviter de projeter sur tous les usages de la parole les caractéristiques propres des énoncés susceptibles d'être vrais – pour offrir un traitement plus réaliste du langage en termes d'actions différenciées. Y succombant à nouveau, la perspective de Searle nous fait perdre la richesse dégagée par Austin.

En ce sens, je pense que le projet d'Austin – ce qu'on a appelé « philosophie du langage ordinaire » –, d'une part, n'a pas reçu d'objection dirimante et, d'autre part, reste une programme de recherche ouvert, qui n'a pas été suffisamment poursuivi, et reste potentiellement fructueux. (Peut-être peut-on voir des essais en ce sens, même s'ils sont faits de manière originale et

pas toujours très austinienne, dans le travail de Robert Brandom⁴¹ ou dans le dernier livre de ses élèves Rebecca Kukla & Mark Lance⁴²)

41□ Voir, par exemple, R. M. Brandom, *Making it Explicit*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1998.

42□ Voir R. Kukla and M. Lance, *Yo ! and Lo ! The Pragmatic Topography of the Space of Reasons*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 2009.